

BOUSSOUR NAÏMA

LA ROSE DE LA
MÉDITERRANÉE

Roman

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

XXXXX

XXXXX

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-046-0

Dépôt légal : mars 2022

Laisse les racines de l'amour pousser en toi, car de ces racines ne peuvent fleurir que des bonnes choses.

Saint Augustin d'Hippone

*À mes grands-parents, Hocine et Baya ; Saïd et Fatima.
Je ne vous ai jamais oubliés... même si je n'ai pas eu la
chance de tous vous connaître.
Et pourtant, j'ai une certitude gravée en moi. Cette certi-
tude, tatouage indélébile, marquera à jamais mon existence et
celle des miens.
J'ai le profond sentiment d'avoir en héritage votre sang,
chargé de rêves et de liberté. Dans mes veines coulent abon-
damment les racines de votre courage, de votre humilité et de
votre dignité.
Alors, à travers ce modeste livre, peut-être que dans les
cieux où vous reposez à jamais, une étoile brillera pour vous
offrir toute ma gratitude, pour l'éternité.
Comme un hymne à la vie, une force qui me porte chaque
jour, je chante et je partage votre mémoire à jamais.*

L 'ALGÉRIE

-1-

L'Algérie de mes six ans

Je m'appelle Ness et j'ai des yeux vert émeraude. Parfois, ils virent en une couleur *bois*. J'ai des yeux caméléons, qui changent de teinte au gré du temps, selon la lumière généreuse du ciel et du soleil. J'ai de la chance de pouvoir m'évader, à travers l'horizon dessiné par la mer et par la forêt.

Ness, un drôle de prénom ? N'est-ce pas ? Mes parents m'ont appelé ainsi, car il veut dire *fleur sauvage* en arabe. Je ne sais pas pourquoi, mais j'aurais aimé être une rose, où les pétales s'imbriquent les uns aux autres. Chacun d'entre eux pourrait raconter l'histoire de ma vie, elle-même arrosée par le bleu de la Méditerranée, de part et d'autre de ses frontières. Un peu comme dans un livre où, au fur et à mesure, les pages se tournent.

Je suis née en Algérie. Un territoire cousu de bleu, parsemé entre ciel et terre. Un pays, mon pays, dans lequel la mer rejoint souvent la chape céleste, comme dans un rêve. De par ses contrées lointaines, où le vent balaie le sable chaud, où le soleil éclaire des dunes aux allures de petits monticules en or, déposés délicatement sur mon chemin de petite fille.

J'avais six ans quand je les gravissais de toutes mes forces. Quand je me laissais glisser en harmonie, sur les grains de ce petit désert, situé juste derrière ma maison. C'était, en effet, immense à mes yeux. J'escaladais jusqu'à atteindre le rivage des vagues, et qu'elles s'assoupissent aux pieds de mes petits pas.

J'étais le cinquième enfant, la cinquième fille. Malheureusement, trois petits anges n'avaient pas survécu. Seule mon aînée de deux ans, Yasmine, me tenait compagnie. Nous étions donc deux petites filles. Et l'impatience de mon père, que

nous appelions *Baba*, autrement dit papa en arabe, d'avoir des garçons se faisait lourdement sentir. Car chez nous, une famille sans hommes n'était pas concevable ! N'était pas convenable même !

Mais heureusement : « Il n'est aucune prière qui ne soit entendue de Dieu. » Après ma naissance, et comme par magie, ce fut une série de frères qui virent le jour sous le soleil d'Algérie. Cela m'avait valu le surnom de *porte-bonheur* par mon grand-père : *Djiddou*, le propre père de Baba. Ce dernier avait l'intime intuition que je donnais le feu vert pour accueillir une multitude de petits bonshommes au sein de notre petite tribu. Djiddou n'était pas un prénom, mais seulement notre façon à nous de dire : grand-père.

Nous vivions à Chouicha, une petite bourgade située en bord de mer, à une soixantaine de kilomètres d'Alger, non loin de Zemmouri. Courbet-Marine était le nom français de la ville. C'était dans les années cinquante. L'Algérie respirait encore la France, mais elle avait l'odeur de la simplicité chez nous.

Notre maison était très sommaire. Le luxe n'existait pas. Nous vivions pratiquement tous ensemble. Mes parents, grands-parents et mes oncles du côté de Baba. C'était ainsi chez nous. La famille se regroupait...

Sur ce terrain natal, la nature se jouait de multiples parures. Nous avons un soleil sans pareil, qui submergeait les figuiers de Barbarie. Ils étaient alignés aux quatre coins de notre extérieur, comme pour former un mur à la fois épineux et sucré. Quel délice que de pouvoir aider à la délicate opération d'épluchure et de manger ce fruit exquis. J'ai un souvenir encore aujourd'hui, même adulte, de cette douce saveur.

L'Algérie de mes six ans respirait la France, mais elle exhale les grands espaces de terre et de mer. Je revois cet horizon bleu, non loin de la maison, les vagues et les écumes blanches de la Méditerranée. Il était très facile de s'y rendre à pied, même si nous devions marcher un moment avant d'atteindre ce tapis azur mouvant. Nous nous enivrons des effluves dansants des fleurs d'oranger.

J'ai encore à l'esprit ces arbres donnant ce fruit orange à l'hiver, au mois de décembre, comme pour ne jamais offrir un paysage sombre à la lumière. Les eucalyptus, grands et fins, s'imposaient par une élégance folle. Je voyais ces arbres monter

très haut jusque dans le ciel. J'aimais leurs branches mentholées. Malheureusement, elles n'étaient jamais assez basses pour moi. Je ne pouvais apprécier à sa juste valeur le délicat parfum qu'il s'en dégageait. Il me fallait davantage grandir !

L'Algérie de mes six ans n'était qu'insouciance et nature. Notre maison n'était que terre battue. Et cette odeur... Celle de mes racines, les senteurs de la paille et du sol fertile humide à mes pieds, m'enveloppaient. Les pâturages, aux herbes grasses, offraient de l'espérance à mon regard. J'aimais les troupeaux de bêtes. J'aimais cette nonchalance au soleil et le rythme lent des jours.

Baba avait plusieurs cordes à son arc. Un vrai *terre-mer*. Il était en effet un pêcheur à certaines heures de la nuit, et un paysan au lever du soleil. Il aimait draguer les fonds marins pour de fructueuses pêches, comme il aimait retourner la terre pour y semer la vie et l'amour. Il s'occupait d'une main de fer du bétail, constitué de vaches, de veaux, de moutons. Il m'a ainsi donné cette frénésie des grands espaces, il m'a transmis ce profond sentiment d'être libre et d'avoir toujours l'infini devant moi.

Yema, maman en arabe, avait une force terrible de caractère et ne reculait devant rien. Je découvris très vite que c'était un roc, une femme rustre au grand cœur. Abandonnée à la naissance, elle fut mariée jeune, à peine adolescente, ce qui était pourtant monnaie courante à cette époque. Elle ne savait pas exprimer sa fibre de mère (du moins elle n'était pas du genre très démonstrative), mais elle aurait donné sa vie pour les siens.

Un jour, je m'attardais à caresser un jeune veau. Rien d'autre qu'un geste de petite fille bienveillante. Pourtant, à quelques mètres de moi, sa mère voyait en cela un danger pour sa progéniture. Sans vraiment comprendre ce qu'il se passait, elle prit un élan pour *me charger*, tel un taureau de corrida pourrait le faire à l'encontre du toréador.

Yema accourut. Elle attrapa un bâton en main pour seule arme devant ce colosse. Elle planta son regard farouchement sauveur dans celui de la bête, et lui intima d'arrêter. L'ordre était puissant, venu du fond de ses tripes. Mon cœur ne cessa de frapper ma cage thoracique. Je me voyais déjà écrasée, mais il n'en fut rien. Yema m'avait sauvée. Mon corps a longtemps tremblé de peur avant de se relâcher enfin. Combien j'étais fière

d'avoir une telle Yema !

En y regardant bien, j'avais déjà un beau patrimoine. Baba m'enseignait la liberté, et ma maman, la ténacité de par son audace. Elle avait de sacrés gènes de courage.

L'Algérie de mes six ans n'aurait pas été si douce sans *Djedda*, grand-mère dans ma langue natale. Elle était l'épouse de *Djiddou* (grand-père) et l'illustre mère de Baba. C'était une femme filiforme, presque maigre, avec une espièglerie à nous faire mourir de rire. Ses yeux vacillaient toujours dans tous les sens. C'était une pile électrique, mais elle était notre ange gardien, notre fée. Nous nous battions, mes cousines et moi, pour être dans ses jupes. Djedda nous emmenait partout, dans cette Algérie des années cinquante, où il fallait chercher l'eau directement à la source. Qu'à cela ne tienne ! Djedda s'entourait de ses petits-enfants.

Nous commençons à être quelques-uns au cœur de cette tribu natale à Chouicha. Elle prenait avec elle les filles, surtout ma sœur et moi (nous étions aux premières loges), puis mes cousines venaient, cousines du côté de Baba. Et hop, nous partions en quête de l'eau. Nous allions aussi ramasser le bois dans la forêt pour alimenter le *coucha*, un petit four en terre d'où sortait comme par miracle un pain succulent, le pain de mon enfance.

La verdure du bois égalait la parure dorée des dunes proches. Nous avons le sentiment de traverser deux pays lorsque nous partions en mission de bois, le désert était figé devant nos yeux comme le Sahara. Grandioses, ces souvenirs ! Nous étions toujours prêtes, avec Yasmine, à nous envoler vers le pays du sourire.

Elle nous contait, dans un dialecte arabe aussi poétique qu'imagé, des histoires de princesses : *les hadjettes*. C'était le mot exact que Djedda employait pour désigner les légendes magiques et enchantées, dont elle seule avait le secret. Elle inventait ces fables au pied levé, juste pour nous. Elle avait à cœur de nous dessiner la vie avec des mots simples, ceux que nous pouvions comprendre. Des mots qui nous faisaient rêver. Elle nous berçait sans relâche de dictons et de douceurs. Tout me paraissait possible quand j'étais à ses côtés.

Djedda. Quelle femme elle était ! Souvent, j'étais

impressionnée par sa joie de vivre, qui ne s'était pas éteinte, même après le départ de son mari Djiddou dans les étoiles. Quand j'y repense, ils formaient tous les deux un couple très solaire. Mais ma grand-mère, même veuve, rayonnait et honorait de mille feux avec panache et enthousiasme, la mémoire de mon grand-père.

J'étais, sans me vanter, la petite fille préférée de ce dernier. À soixante-trois ans, il tira sa révérence. Pourtant, il avait survécu à la guerre 14-18, mais pas à celle de l'Indochine.

Mon grand-père me manquait terriblement. Il avait de la prestance. Beaucoup moins espiègle que Djedda certes, mais tout aussi réconfortant. Il était le maître incontesté à Chouicha, notre terrain natal, où il était respecté de tous. Il aimait l'idée de vivre ensemble, au même endroit. Il profitait ainsi de ses enfants et petits-enfants. Il avait cet œil de patriarche sur nous et je le trouvais très attendrissant quand il prenait ma défense. En effet, la nature m'a pourvue d'un regard très clair, avec de petits yeux en amande. Les autres gamins pensaient qu'ils n'étaient pas assez grands alors que moi, je voyais plus loin que l'univers.

Mes cousines me raillaient en m'injuriant de *rhamia* (d'aveugle), ce qui me mettait dans un état de peine infinie. Surprenant ces chamailleries, Djiddou s'armait de sa canne et bousculait les enfants qui me chahutaient. Une fois même, il surprit ma cousine Sonia en train de me mordre à pleines dents dans le dos. La colère de Djiddou ne s'était pas alors fait attendre et Sonia avait reçu quelques coups de cette fameuse canne. Elle n'avait plus jamais réessayé de m'embêter. Il ne supportait pas qu'on puisse me faire du mal.

Djiddou, mon grand-père adoré, avait décrété que j'étais Ness, la fleur sauvage aux mille rêves : La fleur de ses terres et de sa tribu.

C'était sa vérité. Et rien, ni personne, ne pouvait entacher ce lien si fort. J'étais le porte-bonheur. J'avais comme une mission secrète, à ses yeux. Celle d'annoncer la naissance de mes petits frères. Ce miracle d'agrandir la famille avec des garçons, qui, selon lui, ne se serait jamais produit si je n'avais pas été cet enfant de l'espoir. Farid vit le jour deux ans après moi. Puis tous les deux ans, un frère naissait comme par enchantement sur notre sol natal. Après Farid : Hakim, Sidi Ahmed, Tarek et pour finir, Moustapha.

L'Algérie de mes six ans était comme moi, d'une beauté et d'une naïveté d'enfant. Elle avait la saveur d'un printemps éternel. Cette saison, de ce côté-ci de la Méditerranée, était un arc-en-ciel troublant, se projetant aux vents des lumières. Le jaune des mimosas m'offrait un soleil rayonnant. Ils s'exclamaient en couleur citron, éclatant l'horizon. Plus tard, nous cueillîmes ses fleurs pour vendre des bouquets aux villageois. Les bougainvilliers, avec de délicates esquisses rouges, tapisaient les murs des bâtisses. Parfois, ils les peignaient en rose tendre ou d'un fuchsia étincelant. À l'automne, les caroubiers aussi me fascinaient. Ils s'imposaient en géants de verdure avec leurs fruits, les caroubes, aux allures de gousses de vanille, d'abord vert tendre puis *marron-terre* à *maturité* ! Que n'aurais-je pas fait pour avoir en main ce trésor de la nature ?

Un jour, j'ai réussi à dépasser mes peurs. J'ai quitté mon costume de petite fille bien sage et aussi incroyable que cela puisse paraître, j'ai grimpé à l'arbre. Je n'avais plus conscience de ce que je faisais. Non sans peine, je saisis ce trophée, ce fruit inatteignable, mais finis par chuter et perdre connaissance en tombant à terre. Je n'avais pas eu le temps de vanter ma miraculeuse cueillette auprès des autres. Je m'étais bel et bien évanouie ! J'en souris à présent, mais quelle aventure !

L'Algérie de mes six ans est celle que j'ai encore en moi. Quand je l'évoque, elle coule à flots dans mes veines. Elle a traversé les années de mon insouciance. Elle a peint des jours heureux. J'ai jusqu'à présent plaisir d'entonner le refrain qu'elle m'a inspiré : *Éternelle à mon âme...*

*Éternelle à mon âme.
Tu te pavares, belle dame.
À mes souvenirs.
À mon passé de rire.*

*De ton souffle mer,
Je ne suis que légère.
À tes vents couleur désert,
À ton tendre vert.*

*Dans les bras de tes contrées,
Comme dans les jupes de l'aînée.
Celle qui me cajolait,
Celle qui me racontait.*

*Sous le regard du patriarche,
Je ruisselais de panache.
M'abandonnais à tous les étés
Gorgés de gaieté.*

*Les secrets de tes paysages,
La finesse de tes rivages,
En bordure de tes sillages,
Au cœur de tes pâturages.*

*Éternelle Algérie.
À six ans, tu étais mon égarie.
Tu étais mon pays,
Tu étais toute ma vie.*

L'Algérie de mes six ans était comme la rosée. Elle respirait fraîcheur et jeunesse dès le matin, et s'expirait toujours sous le soleil. Elle était finalement le cœur d'une rose, laissant un parfum d'insouciance à l'enfance, dont les délicats pétales menaçaient de tomber et dont les épines se retenaient de blesser.